

Lucie Delvert

L'allée de manguiers

La femme du diplomate I



Lucie Delvert

L'allée de manguiers

Série : La femme du diplomate

© Lucie Delvert, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2907-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Urgences

Vendredi 30 novembre 2018, 21h32, service des urgences de l'hôpital Cochin, Paris.

Me voici déposée par quatre pompiers au service des urgences, garée avec quatre autres dans le hall d'accès côté fauteuils roulants tandis qu'en face de nous sont alignés deux brancards, le parking de ceux qui attendent allongés comme l'indique un panneau suspendu au-dessus de leurs têtes. Je vais très bien.

J. est rentré à la maison, ce sera long et les enfants ont besoin d'être rassurés. Je découvre ce passage béant, un sas faisant le lien entre le monde des valides, la rue, le va et vient d'un vendredi soir, et le monde de l'hôpital avec ses accélérations, ses attentes interminables, et une organisation interne qui semble hors du temps, hors de la ville. L'entrée des urgences fait le lien entre les deux, elle sert de gare de triage et permet d'établir l'ordre des priorités parmi la foule des gens qui vont mal, très mal parfois et attendent des soins. Quant à moi, je vais très bien.

Je me plains depuis deux jours de douleurs dans la poitrine, nous nous emballons ce soir, en famille, et parce que je ne crie pas souvent au loup, la pression monte. La machine se met en marche, SOS médecin écoute et préfère dépêcher les pompiers, voilà quatre beaux gosses de calendrier au pied de mon lit qui préfèrent, malgré un électrocardiogramme de jeune fille, approfondir les recherches à l'hôpital.

Maintenant que je me sens sauvée, j'attends comme tout le monde, qu'on m'examine parce que c'est la procédure, honteuse de prendre une place à d'autres qui en ont plus besoin que moi. À ma gauche un papi bougon, et

certainement pas seulement ce soir, attend recroquevillé sur son bras et ne va pas tarder à manifester sa meilleure humeur auprès des infirmières qui courent dans tous les sens. À ma droite, un jeune homme complètement désorienté, sûrement ivre, et plus loin, un nez cassé qui a coulé de la barbe de hipster taillée au carré jusqu'au costume trois pièces impeccable, une véritable catastrophe lingère.

Je me suis partie pour trois heures d'attente, mais j'ai choisi mon soir, demain ce sera le chaos, les gilets jaunes auront envahi les Champs Elysées et ce même service sera certainement beaucoup plus engorgé. Contrainte à l'attente j'observe ce lieu nouveau, inconnu, et je m'étonne de ce ballet organisé. Cinq mois que nous sommes rentrés en France après quatre ans de Congo et je ne cesse de m'émerveiller devant l'organisation des Services publics dans mon quartier, mon pays, que je redécouvre.

Espèce Expatrié, sous-catégorie Diplomate.

Nous sommes ce que l'on appelle des expatriés, catégorie diplomate. Deux millions de Français vivent hors de France, aussi multiples que sur le sol national, avec des points communs pourtant, un esprit expatrié difficilement définissable.

Ils intriguent un peu les expatriés, mais on ne les aime pas forcément, un peu envieux de ces voyages sans avoir vraiment envie de les faire soi-même, un peu curieux, un peu des deux.

Appartenir à la petite famille des diplomates, c'est introduire une dimension de complexité supplémentaire lorsque l'on se raconte...

Et c'est reparti : « Diplomate ? Ah ouais, les soirées Ferrero ! » Ils auraient mieux fait d'y réfléchir à deux fois chez Ferrero avant de sortir leur pub débile sur les « soirées de l'ambassadeur » ! Le fameux ambassadeur à l'air stupide, rigide et ampoulé qui donne une image mortelle pour les siècles à venir, amen !

Il y a aussi celui dont l'oncle est parti vivre trois ans au Nicaragua, LA référence de la famille ! Comme si être à l'étranger signifiait être dans un ailleurs unique et commun d'où qu'il soit. Mais je n'ai rien à voir avec ce type moi ! Jamais mis les pieds en Amérique latine d'ailleurs, et pas plus envie que ça d'y aller.

Mais le meilleur, c'est sans aucun doute celui qui a fait un voyage dans un pays par lequel vous êtes passé, la Thaïlande par exemple. Il dira plus

justement qu'il « a fait » la Thaïlande, et là c'est redoutable. Vous avez passé trois ans dans ce pays, vous avez été guide au musée national de Bangkok, vous y avez enseigné, tenté d'apprendre la langue et la culture à raison de quatre heures de thaï par semaine, vous avez monté un cycle de conférences à l'Alliance française, votre fille cadette y est née, y a été opérée à cœur ouvert, vous y avez rencontré mille personnes, et parmi eux des amis d'aujourd'hui, vous y avez vécu mille aventures et malgré cela, vous savez pertinemment que vous êtes loin de maîtriser ce pays d'une immense richesse et d'une incroyable complexité, mais non, l'autre qui « a fait » la Thaïlande et a passé deux semaines à se dorer la pilule sur les plages de Koh Samet vient vous expliquer le pays et se sent en contrôle complet de sa carte imaginaire, Thaïlande : check ! Je repense aux Atlas à gratter comme des tickets de jeux et dont il faut découvrir les pays visités.

C'est parce qu'ils ont bien du mal à communiquer sur leur différence qu'il se sentent faire partie d'une grande famille, les Expats.

Pourtant, il y a bien des catégories, que l'on retrouve quasiment partout. Les diplomates, et l'appellation est un peu large mais elle regroupe tous les agents des affaires étrangères travaillant dans les ambassades et les consulats généraux. Pas très loin, souvent fonctionnaires ou assimilés, les profs, les agents des services culturels, les militaires et plus largement, tous ceux qui sont amenés à servir dans une mission française à l'étranger.

Chez les diplomates, beaucoup de profils très différents, souvent intéressants avec des parcours peu banals. D'autres bien représentatifs de la technocratie à la française qui ne font pas envie du tout. Mais les anecdotes et surtout les aberrations viennent souvent de leurs femmes ; elles exacerbent le bonhomme, le révèle lorsqu'on les rencontre, en disent long de leurs passions, faiblesses, et peuvent s'avérer très pénibles, surtout quand elles ont du pouvoir, le pire qui puisse exister, celui qui se vit par procuration.

Il va falloir que je fasse preuve de prudence. Je m'aventure là sur un terrain glissant et je me dois d'être objective, périlleux exercice alors que j'appartiens moi-même à cette catégorie depuis dix-huit ans, toujours un peu étrangère.

Je dois m'engager à tailler dans le vif ce qui doit l'être, à commencer par moi-même.

Je n'ai pourtant rien d'une bourgeoise, vous n'aurez pas à subir l'insupportable déconnexion du réel d'une Arielle Dombasle qui n'est sauvée que par sa sincérité et a même réussi le tour de force de nous être devenue sympathique. Bien au contraire, je suis d'une normalité affligeante qui se débat ballotée, tantôt protégée, tantôt griffée par les aléas d'une vie différente dont les théâtres sont étrangers.

Je suis née dans la classe moyenne française, une enfance heureuse, des études supérieures en Géographie tropicale à Bordeaux, un prétexte pour un ailleurs.

Premier voyage

Etudiante en géographie tropicale à l'université Bordeaux III, je coulais des jours rythmés par la fac, un campus miteux, trop grand, trop froid et souvent battu par la pluie et le vent. Encore aujourd'hui lorsqu'il m'arrive de passer par là, je suis rassurée de m'y trouver pour tout autre chose et j'ai toujours une pensée pour les étudiants de la fac, toujours envie de leur crier que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et qu'il y aura une vie après, bien meilleure.

Comment nous sommes-nous débrouillés en France pour avoir des campus dans des états aussi minables ? Des terrains vagues en province, des cités lugubres en région parisienne, une atmosphère peu conviviale et même pas propice au travail ? Nous avons des spécialistes dans tous les domaines possibles, des professeurs d'université d'envergure internationale et nos facs offrent des espaces de travail pitoyables à des milliers d'étudiants.

Bon an mal an j'y faisais pourtant mon chemin, avec des œillères, décidée à avancer coûte que coûte et à encaisser les années jusqu'au DEA parce qu'un bac plus cinq, même dans les années 2000, c'était un plus. Un plus pour quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Ce fut en Géographie mais cela aurait pu être en Anglais, en Lettres, à cela près que la Géographie et son option « tropicale » était quand même plus séduisante, une sorte de fenêtre sur un monde exotique, un ensemble d'images qui défilaient devant mes yeux avec les cours et leurs études de cas. Le commerce de la banane dans le cours de monsieur Bart avait une certaine saveur. Nous parcourions des milliers de kilomètres sans bouger de l'amphi 700, découvrions des terres ravineées de la zone intertropicale, rencontrions des petits et gros producteurs à grand renforts de cartes et de

graphiques.

Même au pire des mois d'hiver, la Géographie tropicale avait dû remplir sa fonction euphorisante car elle me permit de trouver la force de me lever le matin, d'emprunter un bus bondé place de la Victoire et de supporter le plat du jour du restaurant universitaire, le CROUS. Des années de fac je ne garde que quelques bribes de souvenirs, ce n'est pas bon signe. Je pense même avoir choisi d'entrer en prépa après le lycée, comme pour retarder l'entrée en fac, je m'en aperçois rétrospectivement et ce n'est pas bon signe non plus.

L'opportunité d'échapper à la fac arriva enfin, en maîtrise, grâce à un programme de recherche de l'IFRA, Institut français de recherche en Afrique basé à Nairobi, au Kenya. Ce centre de recherche attribuait des bourses à des étudiants qui devaient travailler sur des sujets alimentant ses études, et dans le même temps, ces jeunes gens avaient la possibilité de collecter des éléments nécessaires à leur maîtrise, DEA, Thèse, en jouant les apprentis chercheurs.

Je partis donc avec deux autres étudiantes pour deux mois à Dar es Salaam, en Tanzanie, l'Eglise catholique pour sujet d'étude.

L'Afrique se sent avant de se voir, par une bouffée de chaleur et une odeur si particulière, qui saisit à la sortie de l'avion et ne vous lâche plus mais finit par s'oublier à mesure que l'on entre dans le décor. Les premiers jours à Dar es Salaam, capitale économique de la Tanzanie qui s'ouvre sur l'océan indien, nous parurent difficiles.

Arrivées avec nos gros sacs à dos nous avions réservé, depuis la France, des chambres à la YWCA, ces hôtels très bon marché pour jeunes filles, le pendant féminin des fameux YMCA pour garçons rendus célèbres en 1978 par le tube des Village People. Installé en plein centre-ville de Dar, le grand